Épître a été constamment citée au cours des discussions contre les Manichéens, les Ariens, les Donatistes, les Pélagiens, et a servi à édifier les doctrines trinitaire, christologique, ecclésiologique. Sur le seul verset I, 4 (« Elegit nos in ipso ante constitutionem mundi... »), l'on ne nous fournit pas moins de 187 citations patristiques textuelles, et l'on nous en promet 14.000 pour l'*Épître* entière. Même si un tel amas paraissait superflu pour l'établissement du texte, il constitue pour tout historien des idées une mine de la plus haute valeur, à partir de quoi toutes sortes de recherches peuvent être envisagées.

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

J. DELORME, *Les grandes dates de l'antiquité* (Que sais-je?, nº 1013) : Paris, Presses Universitaires, 1962, 125 pages.

La collection « Que sais-je? » a déjà consacré à l'histoire de l'antiquité une quinzaine de volumes ; celui-ci était-il bien nécessaire? en tout cas il était le plus difficile à rédiger, sinon même à concevoir : comment avec des dates, donc avec des éléments disparates, chevauchant les uns sur les autres, constituer un ensemble qui fasse un livre? L'auteur nous dira : ce n'est pas un livre, c'est une table, un cadre numérique, un index chiffré, un instrument d'orientation, un système de réponses données aux questions que peuvent se poser les pratiquants de l'histoire. Soit ; mais il reste que l'ensemble n'est pas parlant, et ne saurait l'être, puisqu'il groupe artificiellement des données disparates et inaccordables. L'auteur s'en est évidemment rendu compte, puisqu'il a tout de même cherché un lien, un principe de groupement entre les éléments disloqués du réel. Sa Table des matières a dû lui coûter à établir, avec ses douze chapitres dotés chacun d'un titre explicatif : Les premiers peuples historiques (qu'est-ce qu'un peuple historique?) — L'Orient classique (l'épithète « classique » est-elle celle qu'on attend pour une période qui va du XVIIIe au XIIe siècle avant notre ère?) — Invasions et nouvelles nations (le terme d' « invasions » ne convient-il qu'à cette période?) — Un monde déchiré, 431-362 av. J.-C. (est-ce la seule époque où le monde l'ait été?). — Un monde pacifié, 29 av.-192 ap. J.-C. (la pacification est-elle la grande caractéristique de ce temps?). Je ne parle pas des rencontres non significatives dans l'intérieur de chaque période : Règne de Nabuchodonosor — Fondation de Marseille — Solon archonte — Règne d'Amasis — Vie du Bouddha — Confucius — Les Étrusques prennent Bologne... Ces heurts nous déroutent et ressemblent à une acceptation de dénier tout sens à l'histoire.

Que reste-t-il à l'actif de l'ouvrage? Que bien des dates fournies piquent notre curiosité (sans la satisfaire évidemment), suscitent notre réflexion (sans l'orienter, bien sûr), et que cette sorte de grille chiffrée répondra utilement à bien des ignorances du consultant, ce qui, pensera plus d'un, est une invitation suffisante à tenir sur notre table à portée de la main un tel volume aide-mémoire, propre à secourir nos ignorances.

J. Marouzeau.

Paul Petit, *Précis d'histoire ancienne* : Paris, Presses Universitaires, 1962, 351 pages, 21 cartes.

Après un *Guide de l'étudiant en histoire ancienne*, M. P. Petit nous offre un *Précis d'histoire ancienne*, qui rendra grand service à tous, professeurs, étudiants et amateurs. Il a su trouver le juste milieu entre les manuels scolaires et les histoires détaillées. Sans se limiter aux faits, il embrasse les civilisations, réservant une large place à la vie économique et sociale, religieuse et intellectuelle, littéraire et artistique. Le texte, dense mais clair, est illustré par un grand nombre de cartes.

Une matière aussi vaste prête cependant à la critique. On peut regretter, par exemple, que l'auteur néglige trop les cités de la Grande-Grèce et l'influence de Tarente sur Rome, ou qu'il situe Sagonte « au sud de l'Èbre » (p. 218), sans recourir à l'hypothèse de M. J. Carcopino sur une confusion avec le Jucar. Mais l'ensemble dénote à la fois une documentation abondante et la maîtrise du sujet.

P. Wuilleumier.

Peter Sattler, *Studien aus dem Gebiet der Alten Geschichte* : Wiesbaden, Steiner, 1962, 64 pages, 4 planches, 9,80 DM.

Le 23 septembre 1961, un accident d'aviation anéantissait, près d'Ankara, une mission du séminaire d'histoire ancienne de l'Université de Heidelberg. Parmi les disparus, Jacques Moreau, membre de la Société des études latines, dont la carrière scientifique et professorale avait atteint son épanouissement, et un jeune savant chargé de cours, P. Sattler, qui avait déjà publié une monographie issue de sa dissertation, *Augustus und der Senat* (Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1960). Des mains pieuses ont recueilli des articles que Sattler laissait achevés pour les publier sous la forme d'un élégant petit volume :

Julia und Tiberius. Beiträge zur römischen Innenpolitik zwischen den Jahren 12 v. und 2 n. Christus, sujet, certes, qui n'a rien de neuf, surtout après le *Passion et politique chez les Césars* de J. Carcopino. P. Sattler s'en tient sobrement aux sources, écarte le romanesque, laissant ses

obscurités à cette sombre histoire. Son texte est dense, bourré de références, notamment de renvois au droit romain. L'apport original consiste dans des notes bibliographiques mentionnant les œuvres romancées des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, tant françaises qu'allemandes, inspirées par le drame de Julie et de Tibère, qui marque la politique intérieure d'Auguste.

Suivent deux inédits : *Zur Biersteuer in Aegypten, Ostrakon Campbell 1925. 103 im Hunterian Museum Glasgow*, probablement du I^er^ siècle av. J.-C., et concernant le monopole de la bière ; *Aegyptische Königsliste auf dem Fragment eines Blattes aus einem astronomischen Papyruskodex von Oxyrhynchus im Besitz der Egypt Exploration Society, Inv. Nr. 7 B 1959*, papyrus dont le recto contient une liste de souverains égyptiens de ? à Cléopâtre, et le verso celle des empereurs romains d'Auguste à Philippe l'Arabe, avec indication des années de règne. Par la simplification de noms et chiffres, ce document rappelle le *Pap. Ox.* 35.

Dans la dernière étude, *Die Römer und die Himmelstürmer*, Sattler interprète l'épigramme d'Alphée de Mytilène (*Anth. Gr.* 9, 526), imitant Alcée de Messène (*Anth. Gr.* 9, 518) : le poète, sous une expression dithyrambique qui ne doit pas donner le change, blâme l'orgueil des Romains, dont l'ambition ne connaît plus de bornes, et s'en prend au ciel, comme les Titans. L'auteur suit le thème de la conquête du ciel dans les littératures ancienne et moderne (des Français il cite : Rabelais, Racine, Leconte de Lisle), rapprochements qui réjouiront littéraires et stylistes.

Le passage de P. Sattler ne reste pas sans trace, et l'historien s'associe aux hommages rendus à sa mémoire.

J. BÉRANGER.

Matthias GELZER, *Kleine Schriften* (Zur Alten Geschichte), Band I : Wiesbaden, Steiner, 1962, 313 pages, 28 DM.

Le 19 décembre 1961, Matthias Gelzer fêtait son soixante-quinzième anniversaire. A cette occasion, ses disciples, Hermann Strasburger et Christian Meier, lui remettaient le premier des trois volumes de ses « œuvres mineures », consacré à la politique et à la société romaines. Le monde savant s'associe de grand cœur à cet hommage : l'historiographie de l'antiquité est impensable sans le nom de M. Gelzer. Au cours d'une carrière professorale et scientifique d'une exceptionnelle fécondité, le savant allemand (Suisse d'origine) a publié des livres (César, Pompée) aux multiples rééditions, devenus classiques, des articles fondamentaux de la *Realencyclopädie* (Cicéron, Crassus, etc.), de très nombreuses études éparses dans les périodiques. Pendant la dernière guerre

mondiale avait déjà paru, sous le titre de *Vom römischen Staat* (Leipzig, Koehler & Amelang, 1943), un choix en deux tomes, rapidement épuisé. C'est pourquoi le lecteur salue avec joie ce cadeau dont il est le premier bénéficiaire, d'autant plus que, après le catalogue avec 287 numéros, dressé par Chr. Meier, le livre s'ouvre par la fameuse *Nobilität der römischen Republik*, aussi indispensable qu'introuvable. Suivent : *Die Nobilität der Kaiserzeit*, *Die römische Gesellschaft zur Zeit Ciceros*, *Die Entstehung der römischen Nobilität*, des recensions (Münzer, Scullard, Hill, A. Stein, Marsh, Fr. Schulz, Leifer), des inédits : *Die angebliche politische Tendenz in der dem C. Herennius gewidmeten Rhetorik*, *Zwei Civilprozessreden Ciceros*, des discours et conférences : *Gemeindestaat und Reichsstaat in der römischen Geschichte*, *Das Römertum als Kulturmacht*, *Aufstieg und Untergang des alten Rom*. Références, reproduction de la pagination originale et correctifs font de ce recueil un précieux instrument de travail.

La méthode de Gelzer se caractérise par la connaissance inégalée des sources, l'exactitude, la rigueur du raisonnement, la sobriété, voire le dépouillement de l'expression, et son élégance. Grâce à une judicieuse répartition, les éditeurs ont réussi à créer une variété qui repose l'attention et renouvelle l'intérêt. Quelques redites inévitables, inhérentes au genre, loin de nuire à l'ensemble, relèvent l'essentiel, fixent des points de repère. Les théories de l'auteur ont la solidité du béton. Le recul permet d'apprécier ce que leur doivent les travaux ultérieurs les mieux cotés sur la fin de la République et le début de l'Empire (W. Kroll, A. von Premerstein, etc.).

Un ouvrage de Gelzer ne se résume guère, tant il est dense. En félicitant le maître, en remerciant H. Strasburger et Chr. Meier, nous approuvons hautement leur intention de munir le troisième volume d'*indices* aussi complets que possible, digne couronnement de cette publication de fête perpétuée.

J. Béranger.

H. Bardon, *Il genio romano*, versione italiana da E. Paratore : Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1962, 269 pages, 2.500 lires.

Comment des livres de titres presque semblables, traitant d'un même sujet, émanant d'auteurs représentatifs d'un même milieu, peuvent-ils être aussi dissemblables que *Le génie romain* d'A. Grenier, *La civilisation romaine* de P. Grimal, *Rome et son destin* de J. Cousin, et ce *Génie latin* de H. Bardon? Les sous-titres nous orientent en des sens très divers : A. Grenier annonce en petit texte une étude sur « la religion, la pensée et l'art » ; J. Cousin étudie « les biens de la terre et les biens de l'esprit » ; P. Grimal intitule deux divisions : « Histoire d'une civilisa-

tion ; Rome familière » ; H. Bardon présente six chapitres sur « l'amour de la terre, la patrie, traditions et innovations, la gloire de vivre, le sens de l'humain, la mélancolie latine ». On voit que les enquêtes ainsi annoncées se cumulent et ne se recoupent point ; on peut penser que le choix des titres révèle des tendances ou affinités personnelles : je dirais volontiers que le livre de M. Bardon s'inspire essentiellement de la sympathie qui d'un bout à l'autre l'attache à l'objet de son étude (amor suscepti negoti) : plusieurs de ses chapitres nous offrent comme une exaltation du Romain : amour de la terre ; patriotisme ; gloire de vivre ; sens de l'humain.

Je serais le dernier à chicaner l'auteur sur le rôle que joue la vie rurale dans le monde romain ; j'ai évoqué moi-même plus d'une fois cet aspect culturel en exploitant le domaine des faits de langue ; mais j'hésiterais à mettre en relief dans cet ordre d'idées le rôle du sentiment : peut-on dire que les ouvrages de Caton et de Varron s'inspirent « d'une ferveur commune » (p. 27)? trouve-t-on chez Columelle (du reste « espagnol de Gadès » (p. 29) ou chez Palladius des tests exaltant « les joies de la terre et la vertu de la vie champêtre »? les poèmes virgiliens eux-mêmes ne recouvrent-ils pas l'inspiration rustique d'une technicité et d'un maniérisme qui en dissimulent la valeur sentimentale? Et que dire de la terre livrée à l'horrible travail servile, exposée aux confiscations du pouvoir, aux abandons des grands propriétaires, à la prolifération des propriétés de luxe, à la concurrence des importations?

Le « sens de l'humain »? Dans son chapitre v, qui porte ce titre, M. Bardon a l'honnêteté d'aborder de front ce qu'il y a de plus « inhumain » dans le comportement des Romains : la pratique de l'esclavage et les jeux de l'amphithéâtre. Certes, il ne manque pas d'en souligner l'horreur, mais, comme M. Grimal l'a fait lui-même dans sa *Civilisation romaine* (cf. cette *Revue*, t. XXXVIII, p. 427), il s'attache à en chercher l'excuse (p. 176) : « les dimensions de l'amphithéâtre atténuent la responsabilité des spectateurs... ; la distance diminue l'atrocité... et laisse émerger seulement la meilleure part du spectacle... qui ne manquait pas d'élégance et de grandeur » (p. 175). C'est presque en ces termes qu'avec notre Montherlant beaucoup de modernes — dont n'est pas, je le sais, le doux et pacifique Bardon — parlent avec lyrisme des courses de taureaux.

Dans son chapitre final, M. Bardon met en relief ce qu'il appelle la « profonda, irremediabile melanconia » des Romains. Je ne peux me retenir d'avouer à cet égard quelques scrupules. Les figures de la statuaire romaine sont sévères? Bien sûr : sévérité de l'art officiel. Les poètes sont plaintifs et gémissants? Pour les élégiaques, c'est leur mission et raison d'être. Mais Horace a bien de la belle humeur, et Virgile a souvent le

sourire. Dans Ovide, c'est l'exil qui est triste, non l'homme. Les méditations de Sénèque et les descriptions de Tacite sont pessimistes? Comment ne le seraient-elles pas, vu le monde où ils vivent? Lugubres sont les inscriptions funéraires et les visions des enfers? Comme partout et toujours. Ce qui est triste et tragique au fond, c'est l'histoire romaine plus que la mentalité romaine, et tel est sans doute le sens profond de ce chapitre final du livre, qui n'en est pas du reste le moins séduisant.

Au fond, la difficulté n'était-elle pas, pour un ouvrage de cette sorte, de définir et reconnaître partout l'unité de ce qu'on appelle le « génie »? Rome est avant toute chose un composé : composé, dès l'origine, par le mélange des apports ethniques, culturels, linguistiques ; composé surtout lorsque sur la bigarrure du monde italique se greffent l'apport étrusque et l'apport hellénique, à plus forte raison quand la conquête apporte à Rome, « quasi in sentinam » les éléments méditerranéens, continentaux et orientaux. Je ne nie pas une certaine unité ; mais n'est-elle pas surtout — et c'est ce qui peut nous faire illusion — dans la littérature, qui représente un monde à part, où jouent tyranniquement la tradition et les influences personnelles? Mais avec la littérature M. Bardon est dans son élément : on sait comme il a illustré ce domaine dans son bel ouvrage sur *Les empereurs et les lettres latines*, avec quelle finesse il l'a fouillé et exploité dans sa *Littérature latine inconnue*.

On sait aussi à quel point il est hors de pair dans l'interprétation des choses de l'art, qui tiennent une grande place dans cette illustration du génie romain ; c'est là un domaine où M. Bardon nous a maintes fois régalé de ses confrontations et suggestions.

Faut-il ajouter que le livre tout entier est d'une densité remarquable? Le texte est farci de données, de témoignages, d'interprétations ; richesse d'autant plus appréciable que nous sont épargnées notes, références et tout l'encombrement de la bibliographie : le livre est d'une lecture attrayante et d'une belle tenue littéraire, suggestive d'une sympathie contagieuse, dont le secret tient dans cette formule de l'auteur (p. 22) : « le privilège des vraies forces de la culture, c'est qu'il suffit de les comprendre pour les aimer ».

J. Marouzeau.

F. R. Cowell, *Everyday Life in ancient Rome*, 2e éd. : London Batsford (4 Fitzhardinge Str. W. A), 1962, 208 pages.

— *Cicero and the Roman Republic*, 3e éd. (Penguin Books) : Harmondsworth, Middlesex, 1962, xvii et 398 pages de texte, 32 pages de planches.

Ces deux ouvrages sont des rééditions, qu'il suffira par conséquent de

signaler brièvement dans ce Bulletin. L'auteur, qui a voué son activité à beaucoup de tâches parascientifiques (dans le cadre du Foreign Office britannique, de la Commission nationale pour l'Unesco, et même (last, non least) de la mission anglaise auprès du Comité national de notre général de Gaulle), a consacré une bonne part de son temps à des ouvrages d'érudition touchant notamment l'antiquité romaine. Dans une de ses préfaces, M. Cowell nous confie qu'il a poursuivi son travail durant les black-out qu'imposaient aux Londoniens les bombardements de la dernière guerre.

Les deux ouvrages que voici se distinguent par une présentation agréable, notamment par de nombreuses illustrations : belles reproductions photographiques, mais aussi, hélas ! beaucoup de croquis fantaisistes, qui, au lieu de nous rendre présente la réalité antique, peuvent être suspectés de nous la démarquer.

On regrettera quelques insuffisances, comme celle d'une bibliographie qui contient exclusivement des titres anglais (pour un sujet d'étude si international !), émaillée au reste de bourdons, surtout lorsqu'un mot français s'y risque (ainsi G. Bossier ou De Broccard).

On s'étonnera de certaines inadaptations : le volume qui se titre *Cicero and the Roman Republic* couvre en réalité toute la période qui va de la fondation de Rome à la chute de la République ; Cicéron n'y apparaît qu'à mi-chemin, et sporadiquement ; c'est en fait un manuel d'histoire politique et sociale, comme le reconnaît le « Foreword » de la page XI.

Manuel, ou plutôt, comme je serais tenté de dire, livre de lecture destiné à un public non spécialisé, écrit avec un entrain communicatif, vivant, pittoresque même, ne reculant pas devant des jugements catégoriques, comme celui qui dépouille César de son auréole (p. 295), se complaisant aussi à des interprétations ingénieuses et nuancées, comme celles qui émaillent l'image de Cicéron, accueillant aux meilleures sources, anciennes et modernes, au courant des plus récentes prises de position, comme celles de notre Jérôme Carcopino sur Cicéron, dominant tous les aspects de la vie, de la pensée et du sentiment, présentant l'histoire non comme une succession de faits, mais comme un conflit de passions, de besoins, d'idéaux et de réalités.

L'image de Rome qui surgit du *Everyday Life* n'est pas édulcorée, pas même complaisante (voir les pages atrocement réalistes sur l'amphithéâtre) ; l'auteur n'est pas aveuglé, lui, par l' « amor suscepti negoti » ; sa vision n'en est que plus valable et digne de retenir le lecteur.

Toute technicité est absente de cette peinture de l'antiquité romaine ; le *Everyday Life* en particulier, tout riche qu'il soit de faits, de *realia*, ne comporte aucun appareil d'érudition, de références aux sources, de

testimonia : il faut faire confiance à l'auteur, et se laisser aller au plaisir réel de la lecture. On imagine que le public anglais doit se sentir gâté par ces aimables vulgarisations (j'entends, bien sûr, ce terme au sens le plus honorable).

J. Marouzeau.

J. P. V. D. Balsdon, *Roman Women; their History and Habits* : Londres, 1962, 351 pages, 16 planches.

M. Balsdon, qui partage son activité entre Oxford et l'École anglaise de Rome et s'est fait connaître par une monographie consacrée à Caligula, nous envoie un joli livre sur les femmes romaines. Deux parties. La première, de peu la plus longue, est une histoire des femmes célèbres depuis la *lupa* des jumeaux jusqu'à sainte Hélène ; elle est complétée en fin de volume par des généalogies impériales qui rendront service. La seconde est un tableau des mœurs : mariage, enfants, divorce, prostitution, religion, vie quotidienne. On trouvera dans cet ouvrage bien informé tout ce qu'on était en droit d'en attendre à la lecture de son titre, et c'est déjà beaucoup. Mais on est surpris quand l'auteur parle du mal qu'il a eu à réunir sa documentation alors qu'elle se trouve réunie depuis longtemps dans les livres fondamentaux de Marquardt et de Friedländer, dans la *Realencyclopädie* ou dans notre *Dictionnaire des Antiquités*. D'où le reproche que je me permettrais de faire à cet ouvrage qui est de ne contenir quasi rien de neuf. Il ne pose pas de questions, ne décèle pas de problèmes ; ce serait pourtant la seule façon que l'auteur ou ses successeurs arrivent un jour à quelque découverte. Je reconnais volontiers qu'un tel livre était malaisé à écrire, à cause de l'ampleur de la période embrassée (plus de dix siècles) et de l'extrême variété de la faune, si j'ose dire. Quelle pourrait être l'idée maîtresse d'un livre intitulé : « La Femme française. De sainte Geneviève à Brigitte Bardot? » Car ce qui importe en une affaire de cette sorte, c'est la comparaison. Il eût été essentiel de comparer ce qui se passait à Rome avec ce qui se passait alors en Orient, en Grèce, en Étrurie. On aurait constaté que les Romains avaient fait à la femme une place importante et honorable, ce qui constituait dans le monde, disons du III^e^ siècle avant J.-C., une création, et leur conception est par l'héritage chrétien passée jusqu'à la civilisation occidentale moderne. (Une réserve mineure : la méconnaissance de la bibliographie française ; pour citer seulement quelques exemples : à propos des Grecs les travaux de M. Flacelière, qui, dans un récent article de la *Revue des Études anciennes*, parle aussi de Rome ; au sujet des Étrusques le livre novateur de M. Heurgon, et sur l'ensemble du sujet la synthèse de M^me^ J. Assa, dont l'illustration est si originale.)

Marcel Durry.

Gilbert Charles-Picard, *Auguste et Néron, le secret de l'Empire* : Paris, Hachette, 1962, 285 pages, 16,50 NF.

Dans une vigoureuse Introduction M. Gilbert Picard expose sa thèse et sa méthode. La méthode : l'historien ne manquera pas de recourir aux textes, aux inscriptions, à l'histoire du droit et des religions, mais, archéologue spécialisé, il tirera beaucoup de l'interprétation des monuments ; comme É. Mâle démontrait que la cathédrale médiévale était un livre, pour notre brillant essayiste le Forum de Mars Ultor ou la Domus Aurea sont des *volumina* pleins d'enseignements. La thèse : le problème qui se posait à l'Empire était « l'obligation où se trouvait un homme, pour assurer le bonheur du monde, de dépasser la condition humaine » ; Auguste le fondateur la dépassera en sacrifiant sa personnalité et en se condamnant à la solitude ; Néron, à la fin de la première dynastie, en cherchant une voie transcendante dans le ciel de l'esthétisme.

Auguste n'a pas échoué comme Alexandre et César, parce que sa personnalité a été comme une habile *combinazione* de l'Auguste « en pantoufles » de Suétone et de l'Auguste olympien des statues et des *Res Gestae*. Sa maison du Palatin (dite, par erreur, de Livie) est fort modeste, mais, chaque fois que le prince en franchit la porte et gagne le Forum en passant d'abord entre l'autel de Vesta et le temple d'Apollon Actien, il devient demi-dieu. Sa position philosophique est allée (vers 27 av. J.-C.) d'un pythagorisme apollinien avec son idéal de pureté mystique, et conservateur en politique (s'opposant au culte bachique, sensuel et démocratique), à un stoïcisme souhaitant qu'à l'image du *cosmos* dirigé par Dieu, le monde terrestre soit dirigé par un chef unique désigné pour sa vertu ; de là sortira une religion laïcisée qui met le prince sur ses autels. Mais cette divinisation devait brouiller Auguste avec sa famille et avec l'aristocratie ; en compensation il aura la gratitude respectueuse d'une « bourgeoisie nouvelle » qui, rassemblant Romains, Italiens et provinciaux, sera la base solide du nouveau système. Je résumerais ainsi la conclusion de M. Gilbert Picard : Mommsen avait parlé de dyarchie (empereur et sénat) ; désormais il faudrait parler de dualisme ; le sénat n'a plus de vrai pouvoir, c'est le prince qui à lui seul est double, homme et dieu, et qui, de la sorte, aura su créer et maintenir le régime impérial.

Un demi-siècle plus tard, Néron. Celui-là voulut apporter au monde un âge d'or dont le principe serait la Beauté. Il a commencé par souhaiter d'être artiste professionnel. Mais, comme il n'était pas créateur (encore qu'il ait écrit des vers), il sera chanteur et acteur. Son chef-d'œuvre ne sera d'ailleurs pas un poème, mais un palais. Après la première

ébauche de la *Domus transitoria*, l'incendie de 64 donnera au démiurge l'occasion d'implanter dans Rome un ensemble de 200 hectares avec des bâtiments, des jardins, des campagnes, un lac. Décrivant cette Maison Dorée (il faudrait un plan et des photographies), M. Gilbert Picard fait une analyse remarquable des rêves artistiques de Néron. Ces rêves deviendront l'inspiration de toute une politique, de toute une « révolution ». Il faut scandaliser Rome, bafouer la vieille morale, libérer les esprits, reculer les bornes de toutes les contraintes. De là les dépenses insensées, les monstruosités sexuelles, les assassinats. M. Gilbert Picard reprend toutes les pièces du dossier (Tacite qu'il tient pour partial, Suétone pour beaucoup plus véridique, et toujours les œuvres d'art de l'époque) et il explique, justifie, fréquemment excuse les folies et les crimes ; j'ai l'impression qu'il va souvent trop loin dans ce sens. Mais ce portrait de Néron, si neuf, doit à mon sens décourager pour longtemps les biographes à venir, puisqu'il fera désormais diptyque avec l'*Antéchrist* de Renan.

Évidemment nombre des explications et exégèses de M. Gilbert Picard seront discutées, et sa subtilité fait qu'on hésite parfois à le suivre, qu'il hésite parfois à se suivre lui-même. Mais ce qui éclate dans cet ouvrage, c'est le renouvellement magnifique de nos études depuis les dernières décades. Les analyses de la pensée philosophique, de ce que représentaient les dieux, des œuvres d'art, de la conjoncture économique, remplissent des pages excellentes, dont on n'aurait pas eu l'idée avant les travaux d'un Cumont, d'un Piganiol, d'un Marrou, d'un Schefold, d'un Grimal, pour ne retenir que des noms fort justement cités dans ce livre. Quant à l'inspiration générale et au style, j'y reconnais l'influence de l'auteur de *Passion et politique chez les Césars* ; dans une phrase comme : « pour retenir son mari (Livie) ne pouvait compter ni sur les sens par lesquels elle l'avait conquis sans réussir à se l'attacher, etc... », qui des Farnésiens des années 1921-1939 ne reconnaîtra la voix de notre maître? Il est possible que celui-ci n'approuve pas sans réserves les thèses de M. Gilbert Picard, mais il est sûr qu'il sera fier de ce jeune et brillant disciple, qui par l'archéologie est venu à l'histoire avec un tel talent.

M. Durry.

J. Pernoud, *Hannibal* (Coll. « Il y a toujours un reporter ») : Paris, Julliard, 1962, 467 pages.

Dans cette collection qui se propose de faire revivre les événements et les héros de l'histoire au jour le jour, par l'appel aux témoignages vécus, J. Pernoud a eu l'excellente idée de commencer par un tour d'horizon géographique. Pour nous mettre dans l'ambiance, des textes choi-

sis, reliés seulement par de courtes phrases de présentation ou par des sous-titres suggestifs, nous rappellent d'abord le sens particulier de certains usages ou institutions : lois de l'hospitalité, dignité du consul, statut des otages, cruauté de la guerre, sacrifices humains à Carthage. Suit un portrait d'Hannibal composé à l'aide de citations de Tite-Live, Polybe et Dion Cassius, puis un tableau des mœurs politiques à Carthage et à Rome, de la vie des camps romains ; enfin, un portrait de Scipion. Nous revivons l'adolescence d'Hannibal, placée sous le signe de la revanche contre Rome. Ce sont ensuite les grandes phases de la guerre : 218, 217, 216, Hannibal devant Rome et en Campanie, Scipion en Espagne, le Métaure, Scipion en Afrique, l'épisode de Sophonisbe, Zama. L'ouvrage nous conduit jusqu'à l'exil d'Hannibal et nous fait assister à l'agonie et à la mort de Carthage. On sera sensible à l'effort accompli pour présenter ces textes de façon vivante et attrayante. Le grand public sera surpris d'avoir lu du Polybe ou du Tite-Live comme s'il s'agissait d'un roman ou d'un « reportage aux armées » (je pense, par exemple, au passage du Rhône par les éléphants puniques ou à la traversée des Alpes, p. 103 sq.). Mais on aimerait que fussent indiquées les références exactes des textes. Les quelques très rares précisions entre crochets ne sont pas toujours suffisantes pour expliquer certains faits de civilisation. Quelques commentaires littéraires ou archéologiques eussent été nécessaires, ainsi que des cartes. Sur ces documents qu'il a eu le mérite de réunir (et de retraduire?) l'auteur aurait pu donner au moins quelques exemples de critique historique : la comparaison esquissée en appendice entre des textes de Polybe et de Tite-Live était instructive. Le lecteur sera curieux de savoir comment l'historien moderne critique ces témoignages. Pour des problèmes en plein renouvellement, je ne relève que deux ou trois références bibliographiques : à une découverte du général Duval, p. 440, à St. Gsell, p. 464... Pour les lecteurs que ces questions intéresseraient, il faut renvoyer à B. Combet-Farnoux, *Les guerres puniques* (Que sais-je?), au remarquable portrait d'Hannibal que J. Carcopino a tracé dans *Profils de conquérants*, aux *Actes* du récent congrès de Cortone tout entier consacré à Hannibal. L'auteur se borne à indiquer, p. 399, le problème de l'identification de Zama. Il eût été passionnant aussi de montrer comment l'archéologie précise la topographie des champs de bataille de Cannes, du Métaure, de Trasimène (cf. mon article in *Information historique*, 4, 1962, p. 161). Ce sont là des recherches qui peuvent être mises à la portée du grand public cultivé, de même que la magistrale interprétation sur photographies aériennes des ports de Carthage par le colonel Baradez (in *Karthago*, 1958), qui éclaire si bien le texte d'Appien, ou que la querelle sur le col alpin emprunté par Hannibal (cf. R. Dion, *Annuaire du Collège de France*, 1959, p. 485). On me

dira que tel n'est pas l'esprit de la collection qui veut justement se débarrasser de cet appareil universitaire pour recourir au document nu. Malgré ce souci louable d'objectivité (mais qu'est-ce que l'objectivité historique?) — l'auteur s'effaçant devant les sources antiques, qu'il se contente de juxtaposer habilement — le livre présente cependant une thèse : « La grande idée du journaliste qui a passé deux ans en compagnie quotidienne d'Hannibal » (p. 388) est que le chef carthaginois aurait commis l'erreur de faire venir tous ses renforts par l'Espagne, les Alpes, la côte occidentale de l'Italie au lieu d'utiliser la Calabre ou l'Adriatique plus proches. La carte liminaire des relations maritimes entre Carthage et l'Italie est originale, mais il paraît aventureux d'affirmer « qu'aux IIIe et IIe siècles a. C. les hommes n'avaient pas connaissance de la topographie de l'Italie et de sa position par rapport à l'Afrique ». Une telle ignorance à ce moment est impensable de la part des Carthaginois qui connaissaient depuis longtemps toutes les routes de la mer, et plus encore de la part d'Hannibal formé par des maîtres grecs. Il faut invoquer, pour justifier les itinéraires adoptés, d'autres raisons, le fait, entre autres, qu'Hannibal considérait comme son véritable support stratégique, bien plus qu'une mère patrie jalouse, la riche province d'Espagne, fief de sa famille, et son rêve toujours repris d'étouffer l'Italie dans l'étau d'un gigantesque encerclement.

R. Chevallier.

Beatrice Ferro, *Le origine della II guerra macedonica* (Atti dell'Accademia di Scienze lettere e Arti di Palermo, Serie IV, vol. XIX) : Palermo, 1960, 156 pages.

La deuxième guerre de Macédoine a une valeur décisive dans l'histoire de Rome et de la Grèce, puisqu'elle fut le point de départ de la véritable expansion de Rome vers l'Orient. Il a suffi d'une génération pour que l'influence romaine s'étende sur tous les pays de la Méditerranée orientale, « chose unique dans l'histoire », dira Polybe. Bientôt Rome elle-même sera transformée par la place que la civilisation hellénistique prendra dans ses institutions comme dans ses mœurs et sa culture.

Les historiens modernes ont généralement suivi la thèse d'Holleaux, pour qui les Romains ont conclu de bonne foi avec Philippe de Macédoine la paix de Phoeniké en 205 et n'ont jusqu'en 200 aucune politique d'expansion en Orient. C'est le roi Attale de Pergame et les Rhodiens qui auraient informé les Romains de l'alliance conclue contre l'Égypte par Philippe et Antiochus. Alors le Sénat romain, craignant l'ambition du Macédonien, serait intervenu pour soutenir ses alliés pergaméniens et ruiner la coalition des rois contre le *statu quo* en Asie.

Cependant, remarque B. Ferro, Tite-Live, XXXI, 1, 9, affirme que les Romains n'avaient fait que suspendre les hostilités avec la Macédoine pour le temps que durerait la guerre punique. Rapprochant de ce passage Appien, *Mac.*, 4, 2, elle croit pouvoir déplacer de 202 à 201 l'ambassade des Étoliens à Rome, dont l'accueil glacé qu'elle reçut à Rome a paru à Holleaux incompatible avec l'esprit de paix que Tite-Live prête au Sénat. Il en est de même des deux mises en garde que les Romains présentèrent à Philippe, qui fut sommé de ne pas intervenir dans les affaires des Grecs, ainsi que l'atteste Polybe. Mais, selon B. Ferro, un passage d'Appien montre qu'il ne s'agit pas de toutes les cités grecques, mais seulement de celles qui sont « amies du peuple romain ». D'autre part, Attale n'aurait déclaré la guerre à Philippe qu'après l'attaque des Macédoniens : il ne serait donc pas l'agresseur, comme l'a cru Holleaux. Contre la foi jurée à Phoeniké, Philippe aurait-il rompu la paix en attaquant Athènes, fournissant à Rome l'occasion d'ouvrir les hostilités? Tite-Live l'assure. Mais il se pourrait qu'il n'y ait là que propagande menée par le Sénat romain autour d'un incident secondaire pour rallier à l'idée d'une reprise de la guerre une opinion publique réticente. Auraient le même sens les incidents de frontière entre Romains et Macédoniens en Illyrie et aussi la présence de mercenaires macédoniens auprès d'Hannibal sur le champ de bataille de Zama, enfin l'ambassade athénienne conduite par Képhisodotos, venue se plaindre à Rome de l'attaque de Philippe, ce qui, d'après nos sources, aurait fourni le *casus belli*.

La guerre aurait ainsi une cause précise et défendable : un acte de guerre délibéré de Philippe contre un allié du peuple romain, le roi Attale. Philippe s'étant rendu odieux aux cités grecques par ses violentes interventions et, fait important, Pergaméniens et Rhodiens se trouvant dans le même camp, le Sénat romain ne pouvait, semble-t-il, rencontrer occasion plus favorable d'imposer sa loi à l'ancien allié d'Hannibal. Polybe et Appien auraient donc donné les raisons juridiques de la guerre, et Tite-Live surtout sa préparation psychologique.

Toute cette construction, qui rejoint en partie des travaux antérieurs de l'érudition italienne, repose sur une confrontation nouvelle de Tite-Live et d'Appien. Elle vaut ce que valent les discussions sur la chronologie des ambassades et des batailles, sur laquelle tous les doutes ne sont pas près d'être levés. En réagissant avec une ferme clarté contre l'opinion dominante des historiens modernes, B. Ferro nous oblige à considérer à nouveau leurs conclusions.

W. Seston.

Filippo Cassola, *I gruppi politici romani nel III secolo A. C.* (*Universita degli Studi di Trieste, Ist. di Storia antica*, n. 2), 1962, 436 pages.

Ce livre se situe dans la tradition des études célèbres de F. Münzer, de M. Gelzer, sur la *nobilitas*, et, plus récemment, de H. Scullard et de Lily Ross-Taylor sur les « partis ». A ce dernier terme, M. Cassola préfère, à juste titre, celui de « groupes » politiques : à coup sûr, pour la période envisagée (qui déborde un peu, en fait, le IIIe siècle, et va jusqu'à la chute des Scipions), ce choix doit être approuvé. Car l'étude de M. Cassola tend à prouver que ces « groupes » se situent à mi-chemin des simples alliances de familles prépondérantes (théories de Gelzer et, si l'on veut, de Münzer), et des regroupements politiques que l'on connaîtra plus tard, vers l'époque des Gracques. En fait, l'auteur part du principe que les faits et gestes des personnages de premier plan, ou des *gentes*, dont l'histoire nous est parvenue, traduisent quelques grandes apparitions sociologiques. C'est pourquoi son livre commence par l'étude « en profondeur » de la société romaine au IIIe siècle : d'abord la *nobilitas*, à propos de laquelle l'auteur a tendance à diminuer de rôle exclusif de la parentèle ; puis les « marchands et les publicains », groupe influent lié au développement du grand commerce maritime avec l'Orient, entre les deux guerres puniques (l'auteur admet, avec Rostovtzef, le rôle initiateur des Rhodiens, de l'Égypte, en particulier dans les contrats publics) ; il insiste, à juste titre, sur la fortune déjà considérable qu'implique la fonction de publicain à la fin du IIIe siècle (le cas de T. Pomponius Veientanus, qui peut lever une armée privée, est remarquable : T.-L., XXV, 1, 3) ; cependant il ne semble pas accepter les conclusions de J. Suolathi, qui a montré que l'ordre équestre lui-même, distinct des publicains, a encore, à cette époque, une très nette vocation militaire. Enfin, les « Paysans » : l'étude des comices (sur lesquels une excellente mise au point est présentée, p. 108-121) montre une prédominance très nette de la plèbe rurale, surtout entre 241 et 218 av. J.-C. A cette plèbe rurale s'oppose la plèbe urbaine, dans laquelle sont compris les affranchis, plus favorable aux « hommes d'affaires » et aux *homines novi*. La noblesse se définit essentiellement, pour l'auteur, par sa solidarité avec cette plèbe rurale, pas encore atteinte, au IIIe siècle, dans ses assises terriennes. D'où la prudence des groupes dirigeants devant les tentations d'une politique impérialiste, par exemple pendant la première guerre punique, et, à l'aube de la seconde, lorsque le Sénat et le peuple refusent longtemps d'admettre que la prise de Sagonte représente un *casus belli*. Les mécanismes de l'État sont bien faits pour assurer l'influence conservatrice de ces *nobiles* paysans, appuyés sur leur clientèle rurale : les Fabii, les Aemilii, les Fulvii Flacci, chez qui tradi-

tions politiques et traditions familiales se rejoignent. C'est ainsi que l'on s'aperçoit (cf. J. Bleicken) que, malgré les *leges Hortensiae*, la plupart des plébiscites bénéficient, même après 287 av. J.-C., de l'*auctoritas patrum*. Cependant, vers 230, apparaît une tendance nouvelle ; un certain nombre de plébiscites sont manifestement imposés au Sénat (*lex Flaminia, lex Claudia*, etc.), et des hommes nouveaux surgissent. C'est, d'après l'auteur, dans ce contexte qu'il faut comprendre — vers cette époque — la « réforme » des comices, qui, mettant en rapport tribus et centuries, tend à accroître, dans l'assemblée centuriate même, l'influence de la plèbe rurale (p. 114-117). Suivent six chapitres inégaux, étudiant la succession chronologique des groupes, autour d'un certain nombre de « ténors », depuis Appius Claudius jusqu'à Fabius Cunctator, en passant par les « impérialistes », Flaminius, M. Metilius, Minucius Rufus, Terentius Varron, pour aboutir aux Scipions. Dans chacun de ces chapitres, des aperçus suggestifs, présentés parfois en appendices souvent excellents, comme celui sur Q. Fabius Pictor (p. 356). Un des chapitres les mieux venus est celui qui traite des liens des Scipions avec les cités alliées et les milieux d'affaire de leur temps (p. 382 sq.).

Par sa volonté de définir — sans *a priori* d'ailleurs — des groupes sociaux, d'en montrer les liaisons, en utilisant toutes les ressources de la prosopographie (mais sans se faire trop d'illusion sur la méthode), ce livre se situe dans la grande ligne de ce qu'on peut appeler l'école italienne, illustrée, entre autres, par Fraccaro, Tibiletti, Lepore, Gabba. La richesse de l'information, la multiplicité des « mises au point », l'index prosopographique enfin, en font, désormais, un des livres à consulter constamment pour quiconque s'intéresse à l'histoire politique et sociale de l'époque républicaine.

Cl. NICOLET.

Gerold WALSER & Thomas PEKÁRY, *Die Krise des römischen Reichs. Bericht über die Forschungen zur Geschichte des 3. Jahrhunderts (193-284 n. Chr.) von 1939 bis 1959* : Berlin, Walter de Gruyter et C°, 1962, XI-146 pages, 38 DM.

Le III^e^ siècle de notre ère est une des époques les moins bien connues de toute l'antiquité grecque et romaine ; c'est peut-être la raison pour laquelle il a justement attiré la sagacité des historiens modernes qui se sont efforcés de retracer à la lumière des sources bien rares et maigres les principaux événements de ces temps obscurs. Mais leurs recherches aussi variées que nombreuses ont suivi un cours souvent capricieux, et il est très ardu de connaître tous les travaux contemporains qui ont traité de ce vaste sujet et des différents problèmes qu'il soulève. La bi-

bliographie de MM. G. Walser et Th. Pekáry a voulu remédier à cet état de choses préjudiciable aux études et elle a atteint son but de mettre à la disposition des chercheurs intéressés un instrument de travail de tout premier ordre.

Les auteurs ont choisi comme date de début de leur rapport l'année de parution du dernier et douzième volume de la Cambridge Ancient History, 1939, parce que cette œuvre offre à la fin du tome une bibliographie que l'on peut qualifier d'exhaustive.

Après avoir d'abord traité dans une partie chronologique de l'histoire des règnes depuis Septime-Sévère jusqu'à Carin, ils ont résumé dans des chapitres spéciaux les progrès dus aux travaux consacrés à l'empereur et au Sénat, à l'État et à son administration, à l'économie, à la religion, à l'art et à la littérature. Un des chapitres est enfin consacré au principal adversaire de l'Empire au IIIe siècle, la Perse. En plus de cette disposition très commode, trois indices des noms d'auteurs modernes, des personnages antiques et enfin des sujets traités faciliteront grandement les recherches à venir. C'est à ce propos que nous voudrions exprimer un regret. Les auteurs ont pleinement réussi à fournir une mise à jour de toutes les questions controversées de cette époque importante et si peu connue. Ils auraient peut-être pu s'avancer un peu plus et dans leur conclusion attirer l'attention du monde savant sur les lacunes des investigations en cours. Ils auraient alors pu insister plus qu'ils ne l'ont fait sur l'absence de synthèses dans certains domaines. Des empereurs aussi importants que Septime-Sévère, Caracalla, Philippe l'Arabe et surtout Gallien n'ont pas trouvé de biographe récent. On manque cruellement d'une histoire des différentes classes sociales de cette époque aussi bien que d'une étude complète de l'administration impériale ou de l'économie de ce siècle crucial. Des ouvrages sur l'histoire de l'art et de la littérature seraient également les bienvenus. Beaucoup de jeunes savants à l'affût de sujets de thèse et souvent désespérés de jamais trouver une matière vierge dans notre production scientifique apparemment surabondante pourront ainsi être aiguillés sur la bonne voie, et nos études profiteront de l'effort de jeunes recrues fraîches et enthousiastes.

H.-G. Pflaum.

Michaël Avi-Yonah, *Geschichte der Juden im Zeitalter des Talmuds in den Tagen von Rom und Byzanz* (*Studia Judaïca, Forschungen zur Wissenschaft des Judentums*, herausgegeben von E.-L. Ehrlich, Band II) : Berlin, 1962, de Gruyter, XVI & 290 pages.

Écrite en langue hébraïque au cours des années 1944-1946, l'œuvre de MM. Avi-Yonah rencontra dès sa parution en 1946 un grand succès

en Israël, de sorte qu'une troisième édition est actuellement en cours d'impression. Elle restait cependant inaccessible aux historiens de l'Empire romain, jusqu'à ce que l'auteur se décida enfin à traduire son livre en allemand, effort méritoire, dont nous tenons à lui exprimer ici toute notre gratitude. Son histoire des Juifs de Palestine, qui débute en 135, l'année de l'échec du soulèvement de Bar Cochba, et se termine par la conquête arabe en 640, vient en effet combler une lacune dont souffraient nos études. Alors que les rapports entre chrétiens et juifs ont fait l'objet de nombreuses recherches dont nous ne citerons ici que les travaux si précieux de MM. Marcel Simon[1] et Bernard Blumenkranz[2], l'histoire politique des Juifs sous la domination romaine, puis byzantine, n'avait plus été traitée depuis fort longtemps. Elle le méritait pourtant, car elle seule est susceptible de nous faire comprendre cette curieuse évolution qui va amener le pouvoir impérial romain à passer d'une tolérance à l'égard du judaïsme à un antisémitisme de plus en plus forcené. La place nous manque pour présenter au lecteur toutes les étapes de cette volte-face politique, laquelle obéissait certainement aux changements de l'équilibre des forces intervenues au cours des siècles sur cette frontière orientale toujours menacée par l'ennemi héréditaire parthe, puis perse, et nous voudrions par conséquent uniquement parler de la partie de l'ouvrage cohérent et clair de M. Avi-Yonah qui nous paraît la plus neuve.

Il s'agit des chapitres IV et V de l'œuvre, qui nous relatent les répercussions économiques et sociales de la grande crise du III^e^ siècle sur les Juifs de Palestine et nous font connaître les résultats politiques de ces événements. L'exploitation méthodique par l'auteur des écrits talmudiques de cette époque lui a permis de nous apporter une documentation nouvelle qui, tout en confirmant ce que nous savions surtout par les papyrus d'Égypte, ne laisse pas de nous fournir des renseignements extrêmement précieux sur la mentalité d'une population au fond toujours hostile aux Romains.

Alors que la décision si sage d'Antonin le Pieux de reconnaître l'élection par une assemblée de rabbins siégeant vers 140 à Oucha de Gamaliel II comme patriarche avait heureusement contribué à créer un *modus vivendi* supportable pour les deux partis, les développements de la crise n'ont pas manqué de remettre tout en question. Pendant tout le reste du II^e^ et le début du III^e^ siècle le peuple juif s'était, en effet,

1. M. Simon, *Verus Israel. Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425)* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 166), Paris, 1948.

2. B. Blumenkranz, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental (430-1096)*, Paris-La Haye, 1960.

reposé sur cette autorité suprême appelée à le représenter auprès des autorités romaines et à jouer le rôle si utile d'interlocuteur valable, et les Romains de leur côté avaient volontiers traité avec le patriarche, chef du parti modéré parmi ses coreligionnaires. Ils se rappelaient la leçon de l'échec, en 116, de la guerre parthique de Trajan, échec qui avait été provoqué par le soulèvement des communautés juives de Mésopotamie, lequel s'était aussitôt propagé à travers tous les groupements juifs des provinces romaines d'Orient.

Désormais cet équilibre bienfaisant est rompu, car l'effroyable crise du IIIe siècle n'épargna pas la Palestine ni ses habitants juifs, et de nombreux passages du *Talmud*, dont on aimerait trouver la traduction dans un appendice, nous font toucher du doigt la transformation radicale des conditions de vie. Aux impôts, taxes et corvées multiples venaient s'ajouter les vexations provoquées par le passage répété de nombreux corps de troupes, auxquels les populations devaient fournir le gîte et le couvert. On assistait à une lutte de tous contre tous, le riche contre le pauvre, le patriarche contre les rabbins, les Juifs contre les Romains. Chacun ne demande qu'à survivre et agit au mieux de ses propres intérêts sans se soucier outre mesure des droits d'autrui et surtout sans se rendre suffisamment compte que tous, les uns comme les autres, sont solidaires et ne peuvent se sauver qu'ensemble ou pas du tout. Aussi à l'issue de cette époque tous sont perdants ; le prestige des Romains a souffert, le patriarche a dû abandonner une grande partie de ses prérogatives au profit des rabbins dont la réputation est en baisse, depuis que les docteurs des écoles talmudiques de Babylonie sont les plus écoutés et estimés. Enfin, les populations juives ont éprouvé de grandes pertes par suite des disettes prolongées. Tout allait si mal pour les Juifs de Palestine que l'on recommençait à croire proche la fin du monde et à espérer la venue du Messie, et s'il n'y eut pas de soulèvement comme précédemment dans des circonstances analogues, ce fut justement à cause de l'affaiblissement consécutif à la crise : il ne restait même pas assez de forces aux Juifs pour pouvoir se révolter.

Tout changera à nouveau quand Constantin le Grand se décidera en 313 à faire du Christianisme la religion de l'État romain. A partir de ce moment la question religieuse prend le pas sur tous les autres problèmes de l'époque et va influer naturellement sur la situation politique des Juifs de Palestine. Les recherches de M. Avi-Yonah confirmeront pleinement les résultats acquis par les travaux de MM. M. Simon et B. Blumenkranz, ce qui nous dispensera de les résumer ici. Nous nous bornerons à souligner combien les autorités juives, patriarche en tête, se montrèrent prudentes et circonspectes lors des projets de l'empereur Julien de faire reconstruire le Temple de Jérusalem. Ils se rendirent

fort bien compte que toute l'entreprise dépendait de la vie d'un homme mortel qui allait justement déclencher une guerre meurtrière contre les Perses. La mort de Julien au cours de cette expédition n'allait que trop confirmer leurs appréhensions.

Munie de plusieurs cartes et d'un registre fort utile, l'œuvre de M. M. Avi-Yonah mérite d'être consultée par tous les historiens de l'Empire romain et en particulier par ceux qui s'intéressent aux provinces d'Orient, auxquelles il ouvre l'accès à la source très importante que sont les écrits talmudiques des Tannaïm et Amoraïm.

H.-G. PFLAUM.

André CHASTAGNOL, *Les Fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire* (Collection « Études prosopographiques », publiée sous la direction de Henri MARROU, t. II) : Paris, Nouvelles éditions latines, 1962, 348 pages.

En 1960, M. Chastagnol publiait son livre sur la *Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*. On ne se trompera certes pas en considérant son nouvel ouvrage comme constituant les fondations du précédent. Il se présente sous l'aspect d'une liste chronologique des préfets, de 290 à 423 ; un complément est promis pour la période 423-476. La carrière de chacun est minutieusement retracée, les textes qui le concernent intégralement reproduits. Mais ce n'est point leur carrière seule qui est fixée, c'est leur portrait qui est évoqué, et toute leur œuvre. On comprend dès lors l'importance de telles notices sur « le grand Prétextat », sur Symmaque ou Nicomaque Flavien, et sur bien d'autres.

M. Chastagnol doit beaucoup à ses prédécesseurs éminents, Seeck et Ensslin, collaborateurs de la *Realencyclopädie*, mais il est au courant des découvertes les plus modernes, et ce lui est, par exemple, l'occasion de distinguer deux *Iunii Tiberiani*, que sa thèse confondait encore (p. 40). Une heureuse lecture épigraphique lui a permis de dater un préfet de 391, *Flavius Philippus*, qui jusqu'à présent était flottant. Sa critique est toujours sûre et courtoise.

Cette austère étude prosopographique est singulièrement vivante. On se rend bien compte, à la parcourir, que le IV^e^ siècle est décidément le « grand siècle », par le contact qu'il nous permet d'atteindre avec la pensée même des hommes du temps, par la connaissance des flottements de la politique des empereurs, ou par celle des alliances familiales. M. Chastagnol est très attentif à la pensée religieuse de ses personnages, et il n'est pas toujours facile de distinguer un païen d'un chrétien, tant leur religiosité s'exprime en termes voisins. Il s'attache à définir la date des conversions, comme il l'a fait précédemment pour le préfet de 418,

Volusianus (*La conversion d'une famille de l'aristocratie romaine sous le Bas-Empire*, dans cette *Revue* même, 1955, p. 50). Des noms de chrétiennes illustres se rencontrent au fil des pages, Marcella, l'amie de saint Jérôme, Faltonia Proba.

M. Chastagnol a saisi l'occasion de préciser des dates controversées, celle de la chute de l'usurpateur Alexander (printemps 310), ou du conflit entre Constantin et Licinius qu'il incline à retarder, avec P. Bruun, jusqu'à 316. A propos de Nicomaque Flavien Junior, il discute la thèse de Hartke sur la date de l'*Histoire Auguste*, qu'il propose, comme on sait, de placer vers 394. Ou bien encore il établit que « toutes les *Relations* de Symmaque ont été composées entre juin-juillet 384 et janvier-février 385 » (p. 225).

C'est aussi l'histoire des institutions qui bénéficie de ses recherches : à quelle date au juste apparaissent les *correctores* régionaux (p. 42)? à quels préfets est réservé le titre de *vir eminentissimus* (p. 28)? depuis quelle date le préfet est-il appelé *vice sacra iudicans* (p. 110)?

Dans le détail, bien des images vivantes et colorées, comme celle du préfet Verinus, « un homme de main de Constantin, énergique et arbitraire, mis en place comme préfet pour mater le Sénat ».

Cette prosopographie des préfets se présente donc comme une publication-modèle, et, même si des conjectures doivent être un jour revisées, elle sera constamment entre les mains des historiens du Bas-Empire. Les sept *Appendices* qui donnent les tableaux généalogiques des plus grandes familles du Bas-Empire ajoutent à l'utilité de l'ouvrage, en fixant le cadre à l'intérieur duquel les découvertes nouvelles prendront place.

André Piganiol.

Knud Hannestad, *L'évolution des ressources agricoles de l'Italie du IV^e^ au VI^e^ siècle de notre ère* (Historisk-filosofiske Meddelelser udgivet af det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, 40, n° 1, 1962) : Copenhague, 1962, 117 pages.

Il y a quelques années, F.-M. De Robertis, *La produzione agricola in Italia dalla crisi del III secolo all'età dei Carolingi* (Annali della Facoltà di Economia e Commercio dell'Università di Baris, N. S., VIII, 1948), formulait une théorie révolutionnaire : à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age, loin d'être en pleine décadence, l'agriculture italienne était prospère, couvrait les besoins de la péninsule, et même présentait un excédent exportable. K. Hannestad soumet cette théorie à un examen critique, sériant les problèmes, recourant aux sources littéraires. Il aboutit à des résultats beaucoup plus nuancés. Au IV^e^ siècle, l'agriculture italienne déclinait ; l'annone de Rome dépendait de

l'Afrique. Par contre, sous les Goths, elle semble se relever. C'est l'Église qui, se substituant à l'État, assume à ce moment l'annone de Rome, fournie par la Sicile. Le v^e^ siècle est une période de crise : allégements fiscaux, moratoires dénoncent une situation précaire. Ni changements de climat, ni évolution démographique, ni transformation des techniques ne permettent d'expliquer une modification dans l'approvisionnement de l'Italie. Du IV^e^ au VI^e^ siècle le prix des denrées agricoles a baissé. L'occupation de l'Afrique par les Vandales, la perte de la Sardaigne et de la Sicile ont stimulé l'agriculture italienne en la débarrassant de ses concurrents. De fait elle acquiert un monopole dans l'alimentation des villes. En disloquant l'Empire d'Occident, Genséric fut la cause de la prospérité économique de l'Italie sous les Ostrogoths.

Travail modeste, mais sérieux, aux résultats importants et solides. L'auteur — qui n'a pas oublié son grec et son latin — sait apprécier les sources, distinguant clichés, conventions littéraires, fictions poétiques. Il utilise avec bon sens les rares données statistiques sur le ravitaillement de Rome en blé. Bonne bibliographie du sujet. Ouvrage utile aux historiens et philologues.

Jean BÉRANGER.

Giancarlo SUSINI, *Fonti per la storia greca e romana del Salento* (Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna, Classe di Scienze morali) : Bologna, 1962, 223 pages, 5 planches, 6.500 lires.

Située entre la mer Adriatique et le golfe de Tarente, à proximité mais à l'écart des cités et des routes principales, la péninsule salentine vient de retenir, à juste titre, l'attention de M. G. Susini. Dans une brève introduction, l'auteur dégage les traits essentiels de la colonisation légendaire, de la pénétration grecque et de la domination romaine, les éléments caractéristiques de la vie économique, sociale et religieuse. Puis il dresse la liste méthodique et exhaustive des sources : les textes historiques et géographiques — d'après des éditions trop anciennes — les monnaies et surtout les inscriptions. Ce recueil épigraphique, qui constitue l'essentiel du volume, comprend d'abord une étude rapide des matériaux, des dates, des monuments, de l'écriture et de la langue, puis le texte, la reproduction photographique et le commentaire de toutes les inscriptions latines — sans les messapiques ni les chrétiennes —, enfin une toponymie, une prosopographie, et des *indices* très développés.

Ce *corpus* régional est un modèle du genre. Souhaitons qu'il en inspire d'autres et que les recherches nationales soient développées et coordonnées, en liaison avec le *C. I. L.*, dans le cadre d'une « Association internationale d'épigraphie latine ».

P. WUILLEUMIER.

E. Migliorini, *Lazio* (Collana di Bibliografie geografiche delle regioni Italiane, I) : Consiglio Nazionale delle Ricerche, Comitato per la Geografia, Geologia e Mineralogia : Napoli, Pironti, 1959, 190 pages.

Cet ouvrage inaugure une collection de bibliographies géographiques consacrées aux provinces italiennes. Il s'agit d'une bibliographie critique, sélection des études les plus importantes et les plus récentes, surtout depuis 1900, classées chronologiquement par sujets et analysées, chaque chapitre (ouvrages intéressant l'ensemble de la région, puis ses subdivisions) étant précédé d'une synthèse sommaire des connaissances. Cet ouvrage sera utile aux latinistes, historiens et archéologues, parce que la géographie est indispensable à l'histoire, parce que, Rome et le Latium étant au cœur même de la romanité, leur topographie nous intéresse directement, mais aussi parce qu'il est fait ici une place particulière à la géographie historique et à la toponomastique.

L'index des auteurs permet de rechercher rapidement une référence, et la carte-dépliant de trouver facilement les rubriques correspondant au site étudié.

R. Chevallier.

G. Vallet, *Rhégion et Zancle : Histoire, commerce et civilisation des villes chalcidiennes du détroit de Messine* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 189) : Paris, De Boccard, 1958, 407 pages, 20 planches.

Évidence géo-politique ou problème historique, la vie antique des deux villes qui se font vis-à-vis de part et d'autre du détroit de Messine s'impose à une recherche d'ensemble. Cependant, il a fallu attendre le beau livre de M. Georges Vallet pour que l'enquête soit tentée en sa spécificité et sa plénitude. Du moins jusqu'à 461 avant J.-C., date qui marque la fin de la tyrannie des fils d'Anaxilas, mais ouvre aussi le déclin économique de Rhégion et Messine. Et cette limitation chronologique n'est sans doute pas arbitraire ; bien que la politique d'Anaxilas signale déjà le renversement du rôle international des deux cités, devenues l'une pour l'autre tête de pont militaire entre l'Italie et la Sicile, au lieu de faire verrou sur la voie maritime entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne.

Mais, dans ces limites, il n'est aucun point de la vie de ces ports sans arrière-pays qu'ait négligé M. Vallet : fondation, premier développement, topographie ; différence entre Zancle (Messine), d'abord repaire de pirates, mais qui ensuite essaima sur la côte nord de la Sicile (à Myles et Himéra), et Rhégion, peut-être de civilisation plus riche et

mieux assise avec les poètes Stésichores (d'Himéra?) et Ibycos, les législateurs Charondas et Zaleucos, la production (vraisemblable) de la belle céramique dite chalcidienne, et de bronzes (tels que, peut-être, le cratère de Vix) qui annoncent la grande sculpture de Pythagoras « de Rhégion », lutte politique et rivalité avec l'empire syracusain des Déinoménides : rien n'est négligé, et les discussions les plus serrées font le meilleur usage de témoignages trop souvent douteux.

Mais l'originalité la plus brillante de cet ouvrage consiste dans l'emploi systématique de l'analyse archéologique non pour appuyer des données littéraires préalablement critiquées, mais pour en confondre d'avance les erreurs ou les approximations. Il en est fait ici un usage exemplaire : ainsi pour ruiner l'idée très répandue d'une précolonisation grecque avant le grand mouvement de migration du VIII^e^ siècle vers l'Occident, en montrant qu'aucun témoignage céramologique dans les nécropoles étrusques ou les sites barbares n'est antérieur à l'apport des fouilles dans les colonies grecques d'Occident ; ou bien pour établir, toujours d'après les vases ou de simples tessons, une chronologie relative dont le recoupement avec les données des écrivains antiques permet de serrer la chronologie des fondations grecques (cf. p. 45, 48 et 56) ; si bien que l'établissement de Pithécusses (Ischia) se trouve avoir précédé, en 770 approximativement, la fondation de Cumes, tandis que Zancle, fondée après le premier habitat de pirates venus de Pithécusses, se date environ de 734, et Rhégion de 730 avant notre ère ; ou bien pour définir l'opposition fondamentale entre le commerce colonial, dont Corinthe accable ses colonies siciliennes en leur expédiant une vaisselle vulgaire, et le commerce international, qui permettra à Zancle et Rhégion d'importer dans la mer Tyrrhénienne les plus beaux produits de la céramique corinthienne ou attique (voir p. 179-210). De cette méthode, inconcevable il y a cinquante ans, un article synthétique vient de montrer l'intérêt général (G. Vallet et F. Villard, *Céramique et histoire grecque*, *Revue historique*, fasc. 458, 1961, p. 295-318). Mais il y faut des relevés exhaustifs, et M. Vallet a personnellement recherché tous les éléments existants soit à Messine, soit à Rhégion, sans compter les enquêtes beaucoup plus amples et délicates dans tout le monde attique. Ainsi se précisent les vocations différentes des cités chalcidiennes d'Occident : si Cumes apparaît un marché gréco-étrusque, Rhégion se révèle relais entre l'industrie grecque et l'Étrurie.

M. Vallet est ainsi amené à rectifier plusieurs des idées généralement reçues. Entre autres, les périls du détroit, bien qu'ils paraissent justifiés par les légendes odysséennes : mais il faut tenir compte des archaïsmes voulus de la tradition épique ; et il est évident que, si Rhégion et Zancle se saisirent de ces positions maritimes, c'est qu'un commerce important

s'y développait avant leur installation. Autre rectification sur l'importance des routes « isthmiques » qui, à travers les montagnes de Lucanie, ont pu servir aux transports terrestres des marchandises entre les villes achéennes, Sybaris en particulier, et la côte tyrrhénienne : bien que la discussion critique de M. Vallet ne ruine pas entièrement la vraisemblance de tels de ces passages pour certaines marchandises de prix ; espérons l'extension des fouilles, au moins dans le Valle de Diano, pour clarifier le problème.

En contre-partie de telles acquisitions, doutes et réserves apparaissent faibles. Des questions cependant se posent. Non seulement relatives à l'hiatus entre les navigations mycéniennes, importatrices d'objets en Occident, et la colonisation grecque du VIII^e^ siècle ; mais aussi sur les rapports entre l'ancienne piraterie (celle aussi des Phocéens) et le commerce organisé. Plus grave cependant nous semble être le problème de la succession d'objets de commerce entre ce VIII^e^ siècle et le V^e^, où nous conduisent de façon si sûre les découvertes céramiques. Le profit — par relais ou péage — qu'escomptaient à coup sûr Rhégion et Zancle en s'installant sur le détroit n'a pu être fondé originellement (avant 630) ni uniquement sur le commerce des vases, fussent-ils de grand prix ; ces cités entendaient exploiter les transits de navigateurs divers, Grecs d'Asie Mineure ou des îles, peut-être même Phéniciens. Et, avant l'engouement étrusque pour les vases corinthiens, puis attiques, il faut bien imaginer les transporteurs d'objets de luxe orientaux que l'on trouve dans les tombes « d'orfèvreries » d'Étrurie, du Latium et de Cumes même. Il a dû y avoir surtout d'importantes et régulières cargaisons de matières premières pondéreuses, blé ou métaux venus des terroirs agricoles d'Occident ou des exploitations minières d'Étrurie. L'importation dans l'Italie centrale de cette céramique a pu certes aider le monde grec à compenser des achats d'intérêt vital, mais très partiellement ; pour l'historien, son importance économique est sans doute moindre que sa signification sociale : celle de l'avènement en Étrurie d'une classe bourgeoise très aisée et de goûts hellénisants, succédant aux somptueux « magnats » de la « période orientalisante »...

S'il est permis de compléter ainsi par des hypothèses un ouvrage aussi bien conçu que riche en perspectives, nouveau de formule, plein de sagesse dans ses discussions et au surplus fort bien écrit.

Jean BAYET.

Germania Romana ; Heft I : *Römerstädte in Deutschland*, Beihefte zum *Gymnasium*, I, 1960, 96 pages, 16 figures, 19 planches, broché 12 DM.

Voici le premier volume d'une série de suppléments à la revue *Gym-*

nasium. De grands noms de l'archéologie allemande font ici le point des dernières découvertes et des recherches en cours sur cinq des principaux centres de la Germanie romaine, et dressent un bilan des problèmes en suspens. Après une introduction de W. Schleiermacher, qui définit l'esprit de l'ouvrage et en souligne les principaux apports, O. Doppelfeld étudie Cologne dans son exceptionnelle continuité urbanistique et montre, d'après les fouilles des thermes, du Capitole, du *praetorium*, du dôme et d'après les sources écrites comment la ville romaine a servi de support à la ville médiévale. H. Hinz présente la *colonia Ulpia Traiana* (Xanten) : l'histoire des fouilles, l'agglomération préromaine, la ville romaine : murs, amphithéâtre, thermes et constructions voisines, vestiges des anciennes fouilles, rues et *insulae*, habitat hors les murs, installations hydrauliques, nécropoles, aperçu historique et disparition de la colonie. — D. Baatz étudie la topographie de Mogontiacum (Mayence), qui a subi de profondes modifications. W. Schleiermacher discute la situation administrative du *Municipium Arae Flaviae* (Rottweil). — G. Ulbert analyse le développement de Regensburg : le camp de cohorte de Kumpfmühl, le camp légionnaire, les canabae et les nécropoles, les *Castra Regina* des IIIe et IVe siècles. — W. Schleiermacher étudie l'histoire d'Augusta Vindelicum (Augsburg), capitale de la Rhétie, d'après les inscriptions notamment, et passe en revue les principales données archéologiques.

L'ouvrage, qui comporte dans le texte des plans précis, s'achève par un utile index des musées et une liste des monuments et vestiges archéologiques les plus importants, et par trente photographies originales. On y trouvera d'intéressants documents et des conclusions précises et prudentes sur les problèmes de l'urbanisme antique (rapports des camps et des villes, apparition des constructions en pierre, passage de l'antiquité au haut Moyen Age) et aussi sur les problèmes administratifs de la colonisation romaine.

R. Chevallier.

M. Leglay, *Les Gaulois en Afrique* (Coll. « Latomus », LVI) : Bruxelles, 1962, 44 pages, 1 dépliant, 70 francs belges.

Répondant à un vœu de Chr. Courtois qui voulait que l'on examinât « les rapports particuliers de chaque province avec toutes les autres », l'auteur a eu le mérite de réunir tous les témoignages concernant la présence de Gaulois dans l'armée d'Afrique : *legio Augusta*, à laquelle ils ont fourni maintes recrues jusqu'aux Flaviens, remplaçant l'Italie défaillante, détachements légionnaires et troupes auxiliaires de passage où ils ont été nombreux aussi ; on note par contre leur absence presque to-

tale dans les cadres militaires et administratifs de l'Afrique romaine. Dans les villes et les villages on les trouve surtout en Proconsulaire et Numidie ; il semble s'agir de gens de basse extraction en quête de travail, ou de vétérans fixés dans des régions agricoles aux époques julio-claudienne et flavienne. Enfin des échanges commerciaux sont attestés assez tôt entre les deux provinces : verrerie, métaux, mais surtout céramique (l'auteur nous donne ici une liste très utile de quelque 150 marques de potiers gallo-romains trouvées en Afrique), exportée, semble-t-il, de préférence vers la Maurétanie (les centres littoraux) jusqu'à une époque tardive. L'influence culturelle (religieuse) paraît en revanche inexistante. En appendice sont citées les épitaphes des légionnaires gaulois morts en Afrique, des auxiliaires et légionnaires gaulois détachés dans cette province, des officiers et gouverneurs gaulois. Un utile travail donc, qui prendra plus de prix encore lorsque ce genre de monographies se multipliera.

R. CHEVALLIER.

Jehan DESANGES, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil* (*Publications de la section d'histoire de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Dakar*, n° 4) : Dakar, 1962, 296 pages, 10 cartes.

Comme l'indique clairement le titre, il s'agit d'un répertoire des tribus de l'Afrique antique dont le nom nous a été légué par des auteurs anciens ou par des témoignages épigraphiques. Les notices qui le composent — de longueur très inégale, allant de quelques lignes jusqu'à plusieurs pages pour des tribus importantes et historiquement bien attestées (les *Baquates*, p. 28-31, les *Musulames*, p. 117-121, les *Suburbures*, p. 135-136, les *Autololes*, p. 208-211, etc...) — sont recueillies par ordre alphabétique dans plusieurs chapitres qui les regroupent géographiquement d'ouest en est, de la Maurétanie Tingitane vers l'Égypte, les tribus sans localisation trouvant refuge dans un dernier chapitre. La documentation sur laquelle s'appuie ce travail considérable s'étend sur quelque quinze siècles, des Lotophages de l'Odyssée aux indications éparses dans les chroniqueurs byzantins, et cette information est encore recoupée par ce qu'on peut glaner chez les témoins des premiers siècles de l'Islam, comme Al-Bakri ou Ibn Khaldoun. Du côté grec, outre Hérodote, les textes principaux sont ceux de Ptolémée ; quant aux *testimonia* latins, de Pline l'Ancien au poète byzantin Corippus, en passant par Ammien Marcellin et Julius Honorius ; ils sont nombreux et judicieusement utilisés, l'auteur étant sensible aux variantes de la tradition manuscrite, dont il tire souvent profit.

Une première difficulté résidait dans l'objet même du catalogue, le mot *tribus* étant un terme commode mais vague. L'auteur a écarté de sa recension des entités très larges, comme les *Gaetuli*, les *Mauri*, les *Numidae*, qu'il se réserve d'étudier dans un autre cadre. Par ailleurs, il est souvent difficile de préciser ce que recouvre tel ethnique lu sur une pierre ou cité en passant par un auteur. Que sont les *Ouoloubiliani* mentionnés par Ptolémée, sinon les habitants de *Volubilis*, comme a raison de le croire M. Desanges (p. 38)? De même pour d'autres, derrière lesquels se cachent très probablement des noms de ville (les *Zabenses*, p. 71 ; les *Suppenses*, p. 137 ; p. 70 : j'y ajouterai volontiers les *Tutcenses*, qui sont à mon avis les habitants d'une des deux *Tucca*). Quand le géographe alexandrin cite dans sa description les *Kirtesii* (p. 101), je ne crois pas qu'il s'agisse d'un « peuple », mais très précisément des ressortissants de la confédération cirtéenne qui existait encore à son époque ; le même, mentionnant les *Akouensii* (p. 43), ne vise sûrement pas une tribu, mais les habitants d'une des nombreuses *Aquae* africaines, celle-ci étant située en Césarienne. On risque ainsi d'additionner des pommes et des poires ; le tri n'était pas facile : il est fait en général avec beaucoup de sûreté.

La même sûreté, assortie de prudence, permet à M. Desanges de dominer un matériel onomastique important et touffu, encombré de duplications et de variantes. Des rapprochements heureux sont faits, qui réduisent des doublets à l'unité ou éclairent telle mention sèche ou obscure (ainsi pour les *Curbissenses*, p. 87 ; les *Cinithi*, p. 86 ; les *Makthues*, p. 107) ; mais l'auteur, averti de la déconcertante richesse de l'onomastique africaine, n'hésite pas à prononcer parfois le *non liquet* (p. 84 : *Bubeium* ; p. 105 : *Macares* ; p. 126 : *Niteris*) plutôt que de hasarder des comparaisons forcées. Des localisations sont tentées dans la mesure du possible, en tenant minutieusement compte des données des auteurs anciens recoupées par les indications de l'archéologie et de l'épigraphie, voire des géographes modernes. Elles ont été reportées sur des cartes (au nombre de dix) dont les matérialisations seront bien utiles. On peut y noter une tendance générale — que je crois juste — à limiter vers le sud des localisations et des extensions qu'une science plus aventureuse était tentée de faire descendre très bas vers l'actuelle Afrique noire (ainsi, p. 32, pour les *Lixitae* ; p. 231, pour les *Pharousii* ; p. 95, pour les *Garamantes*, au pays d'Agisymba, que l'auteur s'interdit de placer au Soudan, malgré la mention du rhinocéros).

L'avant-propos de l'ouvrage, en quinze pages d'une grande densité, classe M. Desanges parmi les bons spécialistes d'histoire et de géographie de l'Afrique antique : mesuré et ferme, il rassemble avec beaucoup d'à propos et de bonheur dans la forme ce qu'on pouvait tirer d'une

documentation à la fois très vaste et décevante par ses disparates. L'Afrique tribale y perce à travers l'Afrique romaine, mal recouverte par elle, toujours impatiente de substituer ses structures propres (et d'imposer sa spécificité, notamment en matière religieuse) à des cadres qui n'avaient jamais été vraiment acceptés. Sans doute ces vues ne sont-elles plus tout à fait neuves, venant en particulier après l'important travail de Christian Courtois, mais les minutieuses recherches qu'elles préfacent leur donnent un surcroît d'autorité auquel on sera sensible.

Tel qu'il est, l'ouvrage fait honneur à la Faculté des lettres de Dakar, dont il est une publication, et les six *indices* dont il est muni le rendront encore plus apte à exaucer le vœu formulé par M. Desanges, d'avoir fait œuvre utile pour la connaissance de l'Afrique antique.

Serge LANCEL.

L. TEUTSCH, *Das römische Städtewesen in Nordafrika in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus* : Berlin, W. de Gruyter, 1962, in-8°, 249 pages, 1 dépliant dans le texte, 3 cartes en encart, 38 DM.

L'urbanisation a été l'un des facteurs essentiels de la romanisation. L'auteur s'est proposé de l'étudier dans le cas privilégié de l'Afrique du Nord. Après un chapitre préliminaire sur la tentative de C. Gracchus, il examine la politique de Marius (rôle des *negotiatores*, *lex Appuleia*) et dresse la liste des établissements mariens de citoyens romains d'après une étude attentive des inscriptions : Thuburnica, Uchi Majus, Thibaris, d'autres encore, connus par les sources littéraires. L'auteur en vient ainsi à poser la question de la valeur de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, dont le passage sur l'Afrique du Nord est longuement analysé. Avant César l'auteur constate que l'on n'a pas affaire à des fondations régulières de colonies, mais à des établissements hors de la province d'Afrique : la nécessité pour Marius d'installer ses vétérans le conduisit à fonder des colonies irrégulières. D'autre part, des raisons économiques ont poussé les Romains à se grouper en *oppida civium Romanorum* sur le territoire du royaume allié de Numidie : les *conventus civium Romanorum*, souvent constitués de *populares* ou d'Italiques que les *optimates* empêchaient de réaliser leurs buts en Italie, devaient contribuer à la romanisation des villes africaines.

Le chapitre suivant est consacré à César. L. Teutsch retrace d'abord sa lutte contre les Pompéiens et arrive à cette conclusion importante que les *oppida libera* dont on ne peut déterminer la position (22 sur 30) ont dû être détruits entre 46 et 36 a. C. ; il éclaire le rôle d'Utica et des *conventus civium Romanorum* dans le *Bellum Africum*, avant d'analyser

la colonisation privée de P. Sittius, sanctionnée par César (elle sera régularisée définitivement par Auguste), et de dresser un bilan de la politique césarienne. L'auteur définit la situation des *oppida libera*, de Theudalis et Castra Cornelia, de l'*oppidum latinum* Uzalitanum, des *conventus civium Romanorum*, enfin des *coloniae Juliae* : Karthago, Curubis, Clupea, et des fondations probablement amorcées par César. Ensuite est synthétisée fortement la signification historique de l'œuvre de César pour l'histoire urbaine de l'Afrique, aux points de vue militaire, politique, économique, social, juridique ; cette politique est tout entière commandée par les nécessités de la lutte contre les adversaires du dictateur.

Après la liquidation des guerres civiles, nous suivons les développements de la romanisation sous Auguste, qui réussit à clarifier une situation chaotique. L'auteur s'est livré à une étude minutieuse du monnayage africain, fort important pour la connaissance de l'histoire urbaine : Lepcis Magna, Oea, Sabratha, Gergis, Zitha, Thaenae, Cerçina, Acholla, Thapsus, Lepti Minus, Hadrumetum, Karthago, Utica, Hippo Diarrhytus ont frappé monnaie. Cette analyse révèle l'attitude d'Auguste à l'égard des ports pérégrins de la province, qui furent traités de façon très tolérante.

Après avoir critiqué la théorie des « communes doubles », L. Teutsch envisage la création de villes romaines par Auguste ; en dehors des municipes d'Utica, Hippo Regius, Thuburbo Majus et de nombreux *conventus*, il s'agit des colonies de Carpis, Neapolis, Hippo Diarrhytus, Thabraca, Uthina, Thuburbo Minus, Simitthus, Thuburnica, Sicca Veneria, Assuras, Cirta et ses satellites. L'auteur discute quelques cas litigieux, puis passe en revue les premières colonies maurétaniennes : Igilgili, Saldae, Tubusuctu, Rusazus, Rusguniae, Aquae, Zucchabar, Gunugu, Cartennae, Tingis (probablement de droit latin), Zulil, Babba, Banasa, dont est soulignée la signification, à la fois militaire et économique, enfin les cités pérégrines. Nous assistons finalement à la conquête des villes des Garamantes. En conclusion sont résumées les grandes périodes de l'activité colonisatrice d'Auguste et les intentions, extérieures et intérieures, de cette politique pacificatrice, qui a favorisé les vétérans et veillé aux intérêts économiques de certaines villes pérégrines, tout en se montrant avare du droit de cité, à la différence de la politique césarienne. Cependant Auguste a redonné vie à des formes d'organisation anciennes (*castella*, *conventus* et *pagi*).

Dans l'ensemble, même si la colonisation a commencé plus tôt en Afrique qu'on ne le pense d'ordinaire, et cela en intime liaison avec les nécessités de la politique intérieure, l'époque cruciale de l'urbanisation et donc de la romanisation se situe sous César et Auguste ; cette orga-

nisation a structuré l'Afrique du Nord jusqu'aux Vandales. L'auteur insiste justement sur le caractère pragmatique de la politique romaine, qui a su étendre ses fondations hors de la province et utiliser l'alliance de princes indigènes ouverts à la civilisation hellénistique. A des sources (textuelles, épigraphiques, numismatiques) qu'il connaissait bien[1], l'auteur a appliqué une critique excellente, ferme et prudente. On retiendra en particulier les pages 27 sq. sur les sources de Pline, qui aboutissent à cette conclusion nouvelle, que, contrairement à l'opinion admise à la suite de Cuntz, la source principale de cet auteur n'est pas le commentaire augustéen d'Agrippa, mais un document plus ancien, antérieur en tout cas à 46. Il resterait à contrôler cette conclusion pour d'autres parties de l'empire.

Dans le domaine politique et administratif, cette synthèse, accompagnée d'un minutieux index et d'une bibliographie complète, constituera désormais un point de départ indispensable. Elle nous fait déplorer davantage le terrible accident aérien qui, en septembre 1961, a coûté la vie à L. Teutsch et à neuf de ses collègues.

R. Chevallier.

Thérèse Précheur-Canonge, *La vie rurale en Afrique romaine d'après les mosaïques* (Publ. de l'Univ. de Tunis, 1re série, vol. VI) : Paris, Presses Universitaires, 98 pages, XII planches et 1 carte.

Sous une forme quelque peu sommaire l'auteur recherche à travers 115 mosaïques, dont l'inventaire ouvre le volume, les témoins se rapportant au développement de la vie des campagnes en Afrique Mineure à l'époque romaine. Ce n'est pas que ces documents n'aient déjà été mis en œuvre, mais on trouvera dans ce petit livre, commodément rassemblées, toutes les indications apportées à ce sujet par la mosaïque : la villa et ses dépendances, communs, parcs ; les activités rurales, labours et récoltes, oliviers et vignes ; cheptel bovin et chevalin, ovin et canin ; la chasse, gibier et méthodes.

Ce n'est cependant qu'une des faces de cette vie rurale que retracent ces « images d'Épinal », toutes consacrées qu'elles sont aux tableaux de la vie menée, sur leurs domaines, par les grands propriétaires fonciers. Il eût été d'ailleurs étrange qu'il en fût autrement, puisque ces pavements étaient destinés au décor de leurs villas. Celles-ci, bien que cons-

1. Quoique l'auteur ait attaché une importance justifiée aux problèmes topographiques dont il avait tenu à prendre une connaissance personnelle, il semble que les données de la topographie historique et de l'archéologie pourront être encore approfondies. Cf. L. Foucher, *César en Afrique : autour d'Aggar, Cahiers de Tunisie*, 3e trimestre, 1960, n° 31, p. 11 sq., à partir de l'*Atlas des centuriations romaines de Tunisie*.

truites sur le plan traditionnel, ne sont pas cependant sans originalité. A s'en tenir aux représentations des mosaïques, l'Afrique a ignoré la grande villa de luxe : dans un pays où persistent les habitudes de peur, la villa affecte le plus souvent la forme d'un grand bordj fortifié, solidement construit, flanqué de deux tours et dont le portique dresse ses arcades à la hauteur de l'étage. Quant au petit peuple de la campagne, il n'apparaît que mêlé aux travaux des champs dans des scènes de labourage, de semailles ou de récolte, occupé à la vendange ou à la récolte des olives. Des conditions de son habitat, ces pavements n'apportent que de bien faibles témoignages. Groupé dans les communes ou les hameaux au voisinage du domaine, ignorés de la mosaïque, il dresse parfois ses tentes près du domaine.

Pour si incomplet à notre gré qu'apparaisse sur ces pavements l'image de la vie rurale, il laisse cependant d'amusants tableautins : jumenterie de Sorothus dans un paysage de *saltus* ; rentrée du troupeau ; piégeage des perdrix ; chasses au lièvre et au sanglier.

Raymond LANTIER.

C. VANDERSLEYEN, *Chronologie des préfets d'Égypte de 284 à 395* (Collection « Latomus », t. LV) : Bruxelles, 1962, 201 pages.

Au début du livre figure une liste des préfets, qui revise celle que Cantarelli donna pour la première fois en 1911 et qui fut corrigée pour la dernière fois par Hübner en 1952. On constatera tout de suite quels progrès ont été réalisés, soit par l'utilisation de papyrus nouveaux, soit par la critique des documents connus.

Pour justifier la liste proposée, l'auteur se livre ensuite à une série de recherches, très variées, très fines, qui donnent un intérêt constant à un travail qui aurait paru d'abord de pure érudition.

La structure d'ensemble de l'ouvrage est commandée par la diversité des sources : de 284 à 327, surtout les papyrus, qui se font rares ensuite, de 328 à 373, les lettres pascales d'Athanase, après 373, le Code Théodosien et des chroniques.

Pour le règne de Dioclétien, l'auteur apporte des contributions importantes. Il propose de dater l'avènement de Dioclétien du 20 novembre 284 (et non du 17 septembre, comme dit le *Chronicon Paschale*, suivi par W. Seston) et l'avènement de Maximien Auguste du 1er avril 286 (tandis que W. Seston estime qu'il ne dut être alors que César). Mais surtout il renouvelle l'histoire du soulèvement de l'usurpateur Domitius Domitianus, dont l'âme damnée fut le « correcteur » Achilleus. C'est un sujet dont la bibliographie est considérable. Selon Kubitschek (1928), Achilleus est identique à Domitianus ; selon Boack (1939), il y

aurait eu deux Achilleus, dont un identique à Domitianus. Le soulèvement ne daterait ni de 295 (Mlle Lallemand) ni de 296 (W. Seston), mais de 297, comme l'a déjà soutenu A. C. Johnson, dont la chronologie est ici précisée. L'insurrection daterait de l'été 297 et serait consécutive à l'édit d'Aristius Capito (16 mars), qui introduisait en Égypte le régime fiscal de la capitation, et aussi à l'introduction du monnayage latin en 295-296. Le siège d'Alexandrie daterait d'octobre 297 à mai 298 (de novembre 296 à l'été 297 selon W. Seston). Il est certain que les motifs économiques de l'insurrection seraient ainsi rendus pleinement intelligibles.

On sera attentif à d'heureuses études de détail, par exemple sur l'emploi des termes *éparchos* et *hégémôn*, pour désigner le préfet, — sur la valeur des textes hagiographiques, dont l'utilisation demeure difficile, — sur la signification chronologique des en-têtes et des *kephalaia* des lettres pascales d'Athanase.

La prosopographie bénéficie surtout d'une étude du préfet persécuteur Hiéroclès, que l'auteur date de 307, — de Iulius Iulianus, qu'il date de 314, et qui serait bien le grand-père de l'empereur Julien, comme pensait Bidez, — de Tatianus, qui fut assez singulièrement, au cours de sa carrière de comte des largesses sacrées, détaché comme préfet en Égypte (375 et 376).

La partie la plus difficile du travail est constituée par la critique des chroniques utilisées pour la fin du IVe siècle, les *Excerpta Barbari* (publiés en 1606 par Scaliger) et le *papyrus Golenišcev*. Ces textes sont de médiocres compilations dont les auteurs n'ont pas su accorder les chroniques impériales et la chronique alexandrine. M. Vandersleyen a entrepris de débrouiller l'écheveau compliqué de leurs erreurs, et il s'acquitte avec virtuosité de cette tâche ingrate.

Relevons en terminant les observations qu'il présente à propos des textes du Théodosien. Pour constituer à un même préfet une carrière continue, on a été amené, de Godefroy à Seeck, à corriger plus d'une date, surtout pour la période 382-386. Mais l'auteur estime qu'il n'est pas du tout prouvé que les carrières n'aient pas été interrompues pour des raisons que nous ignorons. Il y a donc lieu pour nous de reviser un certain nombre des dates qui figurent aux *Regesten* de Seeck et de ne pas condamner sans appel celles des manuscrits.

André Piganiol.

Histoire des religions.

Michael Grant, *Myths of the Greeks and Romans* : London, Weidenfeld and Nicolson, 1962, 487 pages, 42 sh.

Il ne s'agit nullement d'un nouveau dictionnaire mythologique ni